HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# POËMES

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 100
PLUS NEUF EXEMPLAIRES DE COLLABORATEURS

EXEMPLAIRE N° 59

*UN EXEMPLAIRE, SUR PAPIER WHATMAN,*
*CONTIENT LES AQUARELLES ORIGINALES*
*DE GASTON LA TOUCHE ET WILLIAM-FEL*



HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# POËMES

ACCOMPAGNÉS D'ILLUSTRATIONS DE

GASTON LA TOUCHE

GRAVÉES PAR LOUIS MORTIER

FRONTISPICE, EN-TÊTES, CULS-DE-LAMPE DE WILLIAM-FEL



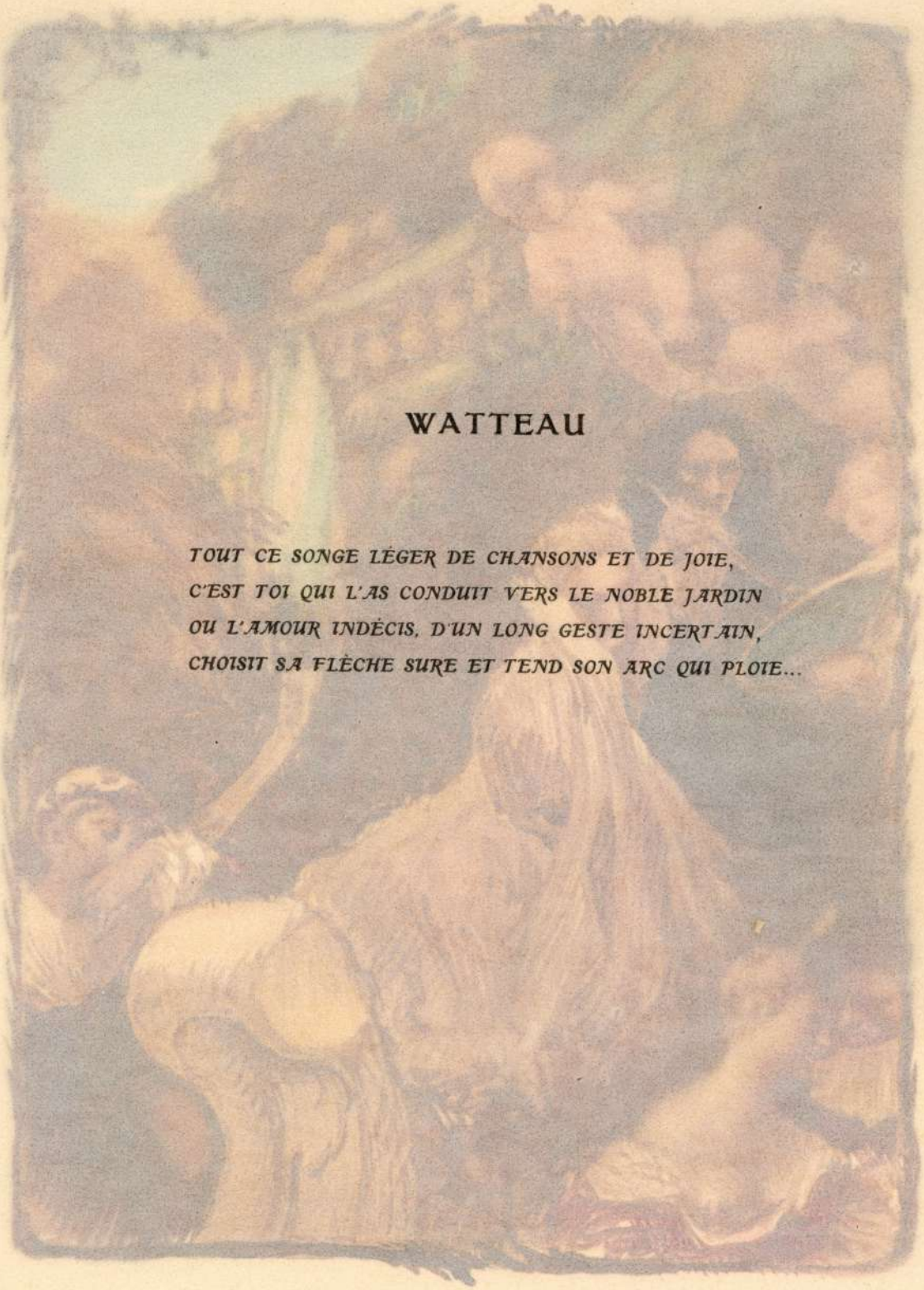

PARIS

AUX DÉPENS D'UN AMATEUR

1917

CE VOLUME, PRÉSENTÉ A L'EXPOSITION DES ARTS DECORATIFS, EST MIS EN VENTE CHEZ J. MEYNIAL, LIBRAIRE, 30, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS





# WATTEAU

*TOUT CE SONGE LÉGER DE CHANSONS ET DE JOIE,*
*C'EST TOI QUI L'AS CONDUIT VERS LE NOBLE JARDIN*
*OU L'AMOUR INDÉCIS, D'UN LONG GESTE INCERTAIN,*
*CHOISIT SA FLÈCHE SURE ET TEND SON ARC QUI PLOIE...*




# WATTEAU

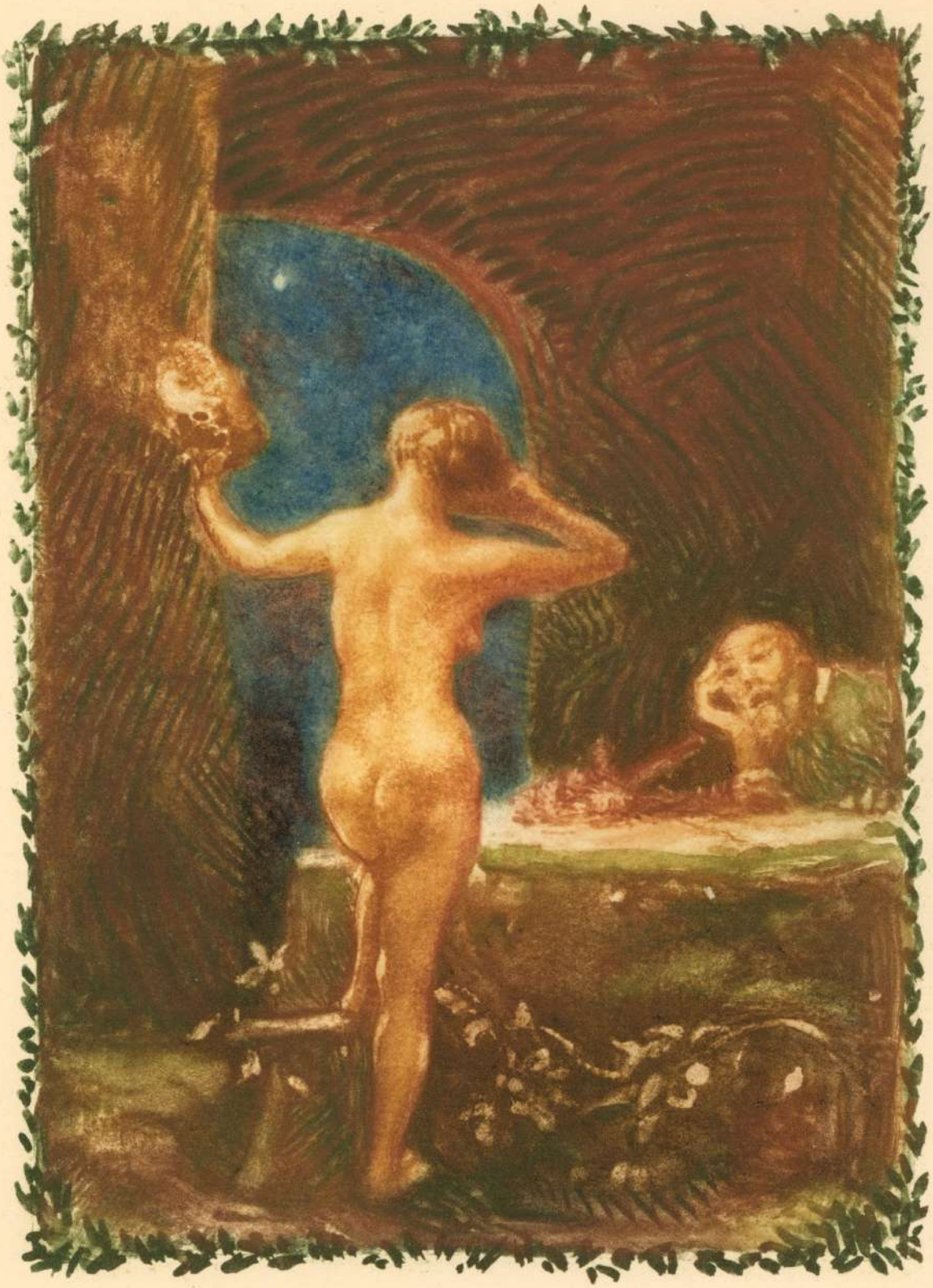
*La guitare, la batte et la veste de soie,*
*Cydalise épiant dans l'ombre Mezzetin,*
*Et l'étreinte froissant le manteau de satin,*
*Et l'aveu qui soupire et rit sans qu'on le croie,*

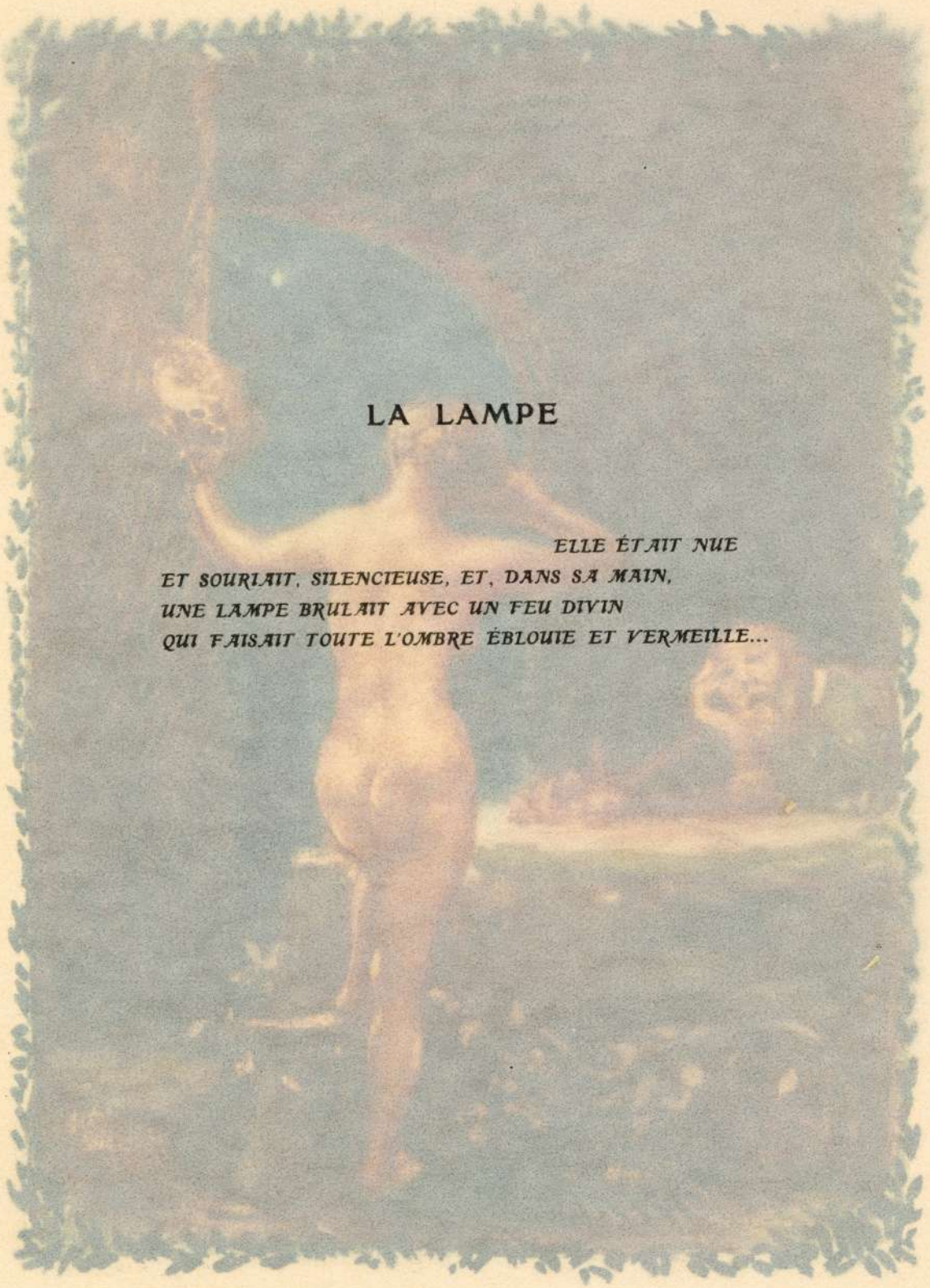
*Tout ce songe léger de chansons et de joie,*
*C'est toi qui l'as conduit vers le noble jardin,*
*Où l'Amour indécis, d'un long geste incertain,*
*Choisit sa flèche sûre et tend son arc qui ploie...*

*Avec la majesté des ombrages profonds,*
*Versailles t'a donné ses dieux et ses fontaines;*
*Venise t'a prêté son masque et ses bouffons;*

*Et tu tiens de tous deux les deux lettres marraines,*
*Le V double et pareil, de lui-même jumeau,*
*Qui commence ton nom mystérieux, Watteau!*







# LA LAMPE

*ELLE ÉTAIT NUE*
*ET SOURIAIT, SILENCIEUSE, ET, DANS SA MAIN,*
*UNE LAMPE BRULAIT AVEC UN FEU DIVIN*
*QUI FAISAIT TOUTE L'OMBRE ÉBLOUIE ET VERMEILLE...*



# LA LAMPE

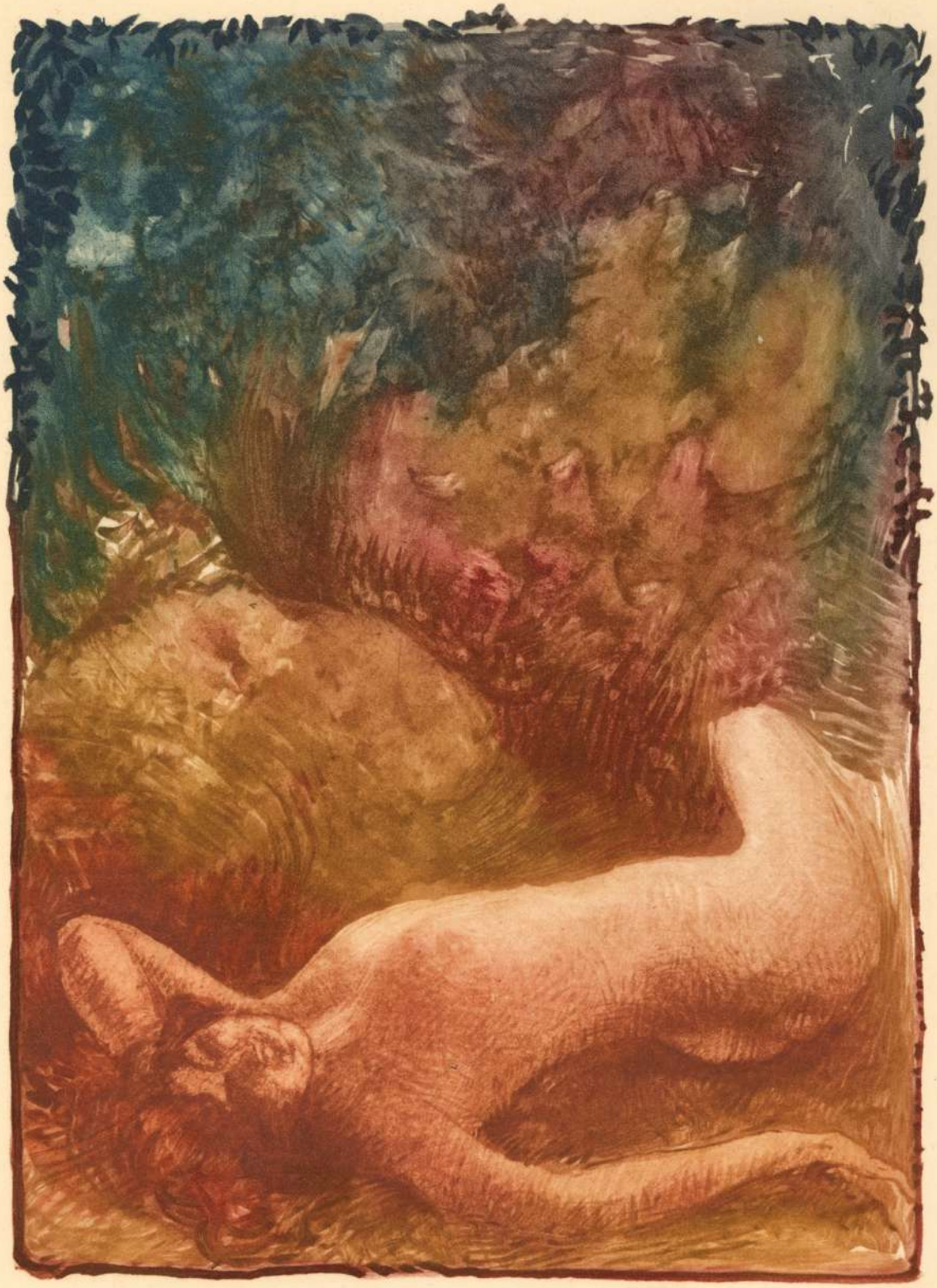
*C'est qu'elle a vu dormir, parmi les peaux de bêtes,*
*Cruel, mystérieux et terrible, l'Amour.*

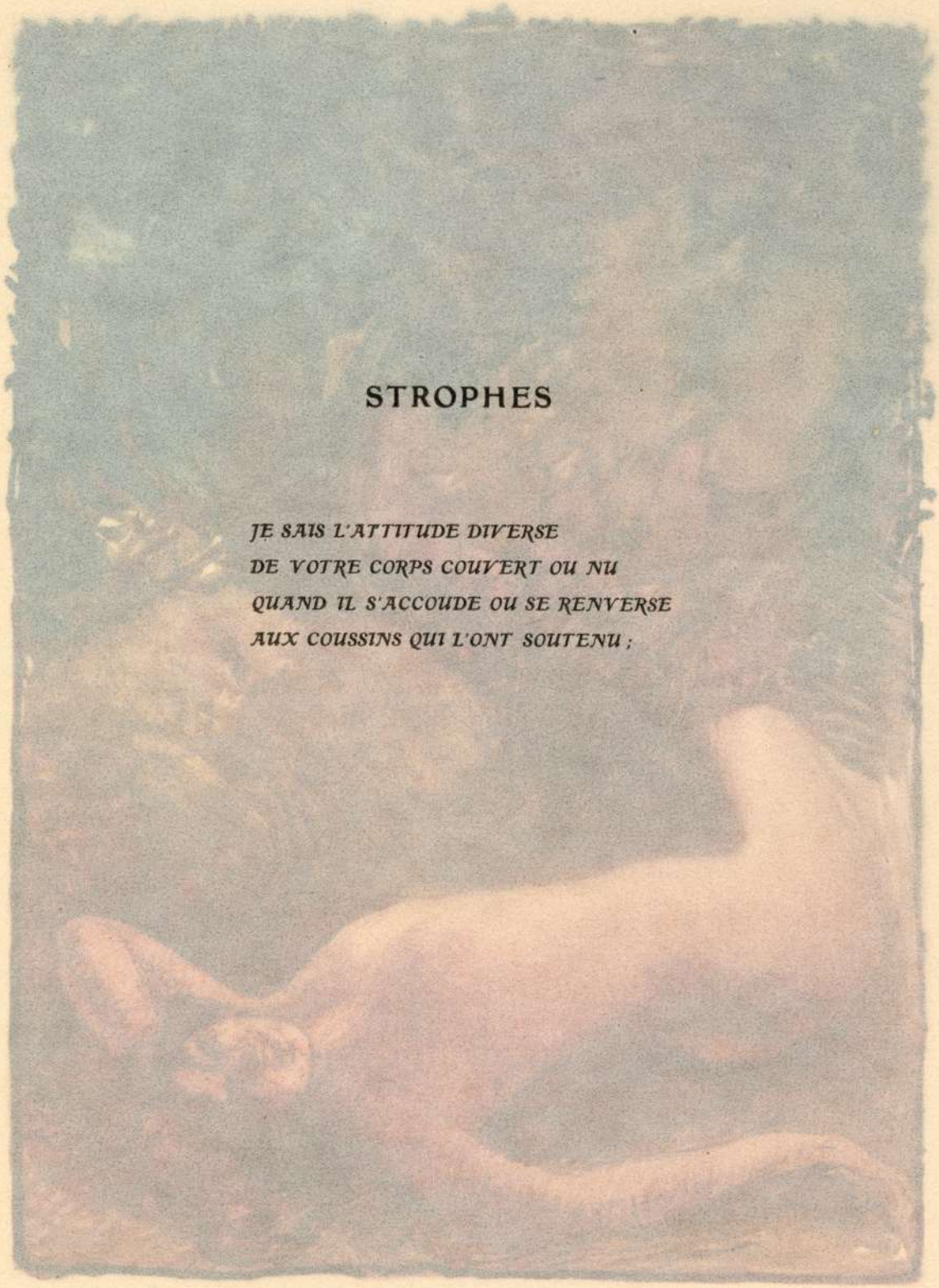
GÉRARD D'HOUVILLE.

*Je ne l'entendis pas entrer, mais je l'ai vue*
*Soudain, debout à mon côté.*
*Elle était nue*
*Et souriait, silencieuse, et, dans sa main,*
*Une lampe brûlait avec un feu divin*
*Qui faisait toute l'ombre éblouie et vermeille...*
*Et c'était Elle, et je sentis à mon oreille*

*Sa bouche haletante et son souffle penché.*
*Mon cœur battait d'amour, mais je lui dis :*
*« Psyché!*
*Tu viens bien tard. Jadis tu heurtais à ma porte*
*Dès l'aube et non à l'heure où la lumière est morte,*
*Et les champs étaient beaux en ces matins d'été*
*Où riait ma jeunesse à ta jeune beauté!*
*Mais aujourd'hui qu'irions-nous faire dans la plaine?*
*Saurions-nous retrouver le bois et la fontaine*
*Où poussait ce laurier dont nous cueillions le brin*
*Immortel et fort comme un feuillage d'airain?*
*Car la nuit est venue et le temps a passé. »*
*Et je lui dis encor :*
*« Pourquoi m'as-tu laissé*
*Et pourquoi revenir ainsi avec ta lampe*
*Éclairer mes cheveux qui sont blancs à mes tempes? »*
*Et, furieux, je lui criai :*
*« Va-t'en! Va-t'en!*
*Va-t'en! »*
*Debout, elle écoutait en souriant*
*Mon reproche haineux et ma brusque colère,*
*Et la lampe dardait toujours sa flamme claire.*
*Elle me répondit :*
*« Tu as raison. C'est vrai,*

*Pendant des jours, des jours et des jours, j'ai erré*
*Loin de ton seuil quitté et de ta porte ouverte*
*Et j'ai suivi la route à mon désir offerte,*
*Mais les chemins divers m'ont ramenée à toi.*
*Me voici. Ne me maudis point. Écoute-moi. »*
*Et je me souvenais du temps où, dès l'aurore,*
*Nous allions vers les fleurs qu'avril faisait éclore,*
*Vers la fontaine vive et vers le bois vivant*
*Où son voile léger s'envolait dans le vent...*
*Et maintenant, elle était nue et semblait lasse.*
*Elle reprit. Sa voix était lointaine et basse :*
*« Je n'étais qu'une enfant merveilleuse et naïve,*
*Alors. Les seules fleurs me rendaient attentive*
*Et je te demandais leurs noms, mais j'ignorais*
*Leurs pouvoirs, leurs vertus, leurs philtres, leurs secrets,*
*Car à présent je sais leur force et leur usage*
*Et j'en puis composer le magique breuvage,*
*Efficace, savant, brusque, mystérieux,*
*Qui fait le sang plus rouge et plus ardents les yeux. »*
*Elle parlait, et son regard d'abord timide*
*S'éclairait peu à peu d'une flamme intrépide,*
*Et sa stature, tout à coup, avait grandi.*
*« Ne cherche plus en moi la Psyché de jadis,*
*Enfant silencieuse et compagne ingénue...*





# STROPHES

*JE SAIS L'ATTITUDE DIVERSE*
*DE VOTRE CORPS COUVERT OU NU*
*QUAND IL S'ACCOUDE OU SE RENVERSE*
*AUX COUSSINS QUI L'ONT SOUTENU ;*



# STROPHES

*J'ai tant regardé ce visage*
*Délicat et délicieux,*
*Que je connais le paysage*
*De votre bouche et de vos yeux ;*

*Je sais l'attitude diverse*
*De votre corps couvert ou nu*
*Quand il s'accoude ou se renverse*
*Aux coussins qui l'ont soutenu ;*

*Je sais ce que le rire ajoute*
*Au charme de votre beauté,*
*Et sa grâce lorsqu'elle goûte*
*La tendresse ou la volupté ;*

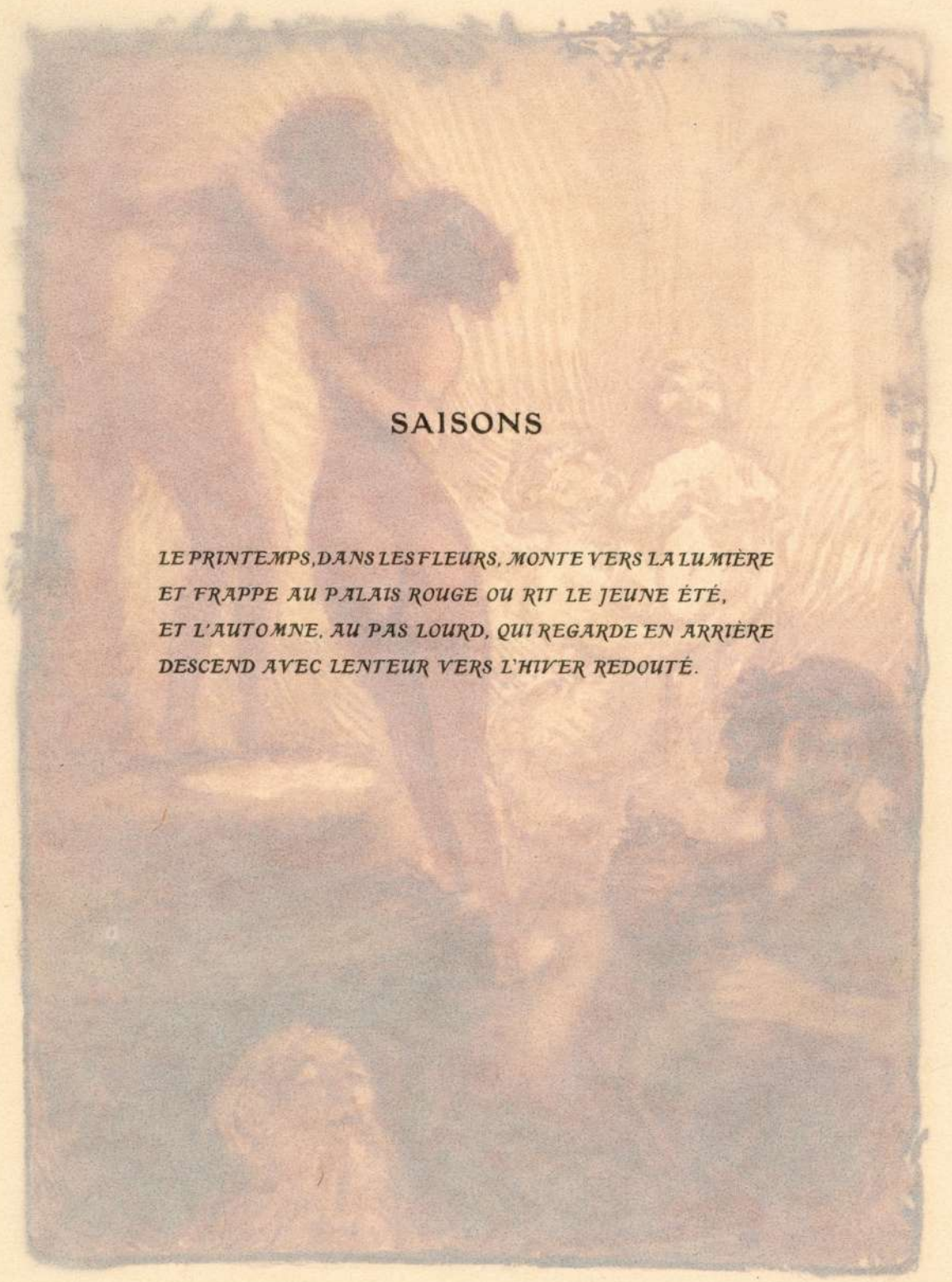
*L'odeur de votre chevelure*
*Et le parfum de votre peau*
*Ont en mon souvenir qui dure*
*Un arome toujours nouveau.*

*Vous êtes les mots d'un poëme*
*Dont le sens caché transparaît ;*
*Mais de la strophe de vous-même*
*Le rythme demeure secret.*

*Et, si je cherche votre nombre,*
*Il me semble, ô beauté, tout bas,*
*Que j'entends s'effeuiller dans l'ombre*
*Des roses que je ne vois pas.*







# SAISONS

*LE PRINTEMPS, DANS LES FLEURS, MONTE VERS LA LUMIÈRE*
*ET FRAPPE AU PALAIS ROUGE OU RIT LE JEUNE ÉTÉ,*
*ET L'AUTOMNE, AU PAS LOURD, QUI REGARDE EN ARRIÈRE*
*DESCEND AVEC LENTEUR VERS L'HIVER REDOUTÉ.*



# SAISONS

*Le Printemps, dans les fleurs, monte vers la lumière*
*Et frappe au palais rouge où rit le jeune Été,*
*Et l'Automne, au pas lourd, qui regarde en arrière,*
*Descend avec lenteur vers l'Hiver redouté.*

*Les laines où, jadis, on tissa vos visages,*
*Sont brillantes toujours et vives, ô Saisons,*
*Et chacune de vous, parmi son paysage,*
*Ajoute son emblème au mur de la maison.*

*Mais faut-il que debout dans la tapisserie*
*Votre image se dresse en le tissu savant*

*Et que votre quadruple et vaine allégorie*
*Me rappelle la fuite et le cercle du temps?*

*Je sais bien que l'année est faite de fleurs douces,*
*De lumière, d'azur, de soleil et de fruits,*
*Et que le vent emporte, un jour, les feuilles rousses*
*Et suspend leur couronne au tombeau de la nuit.*

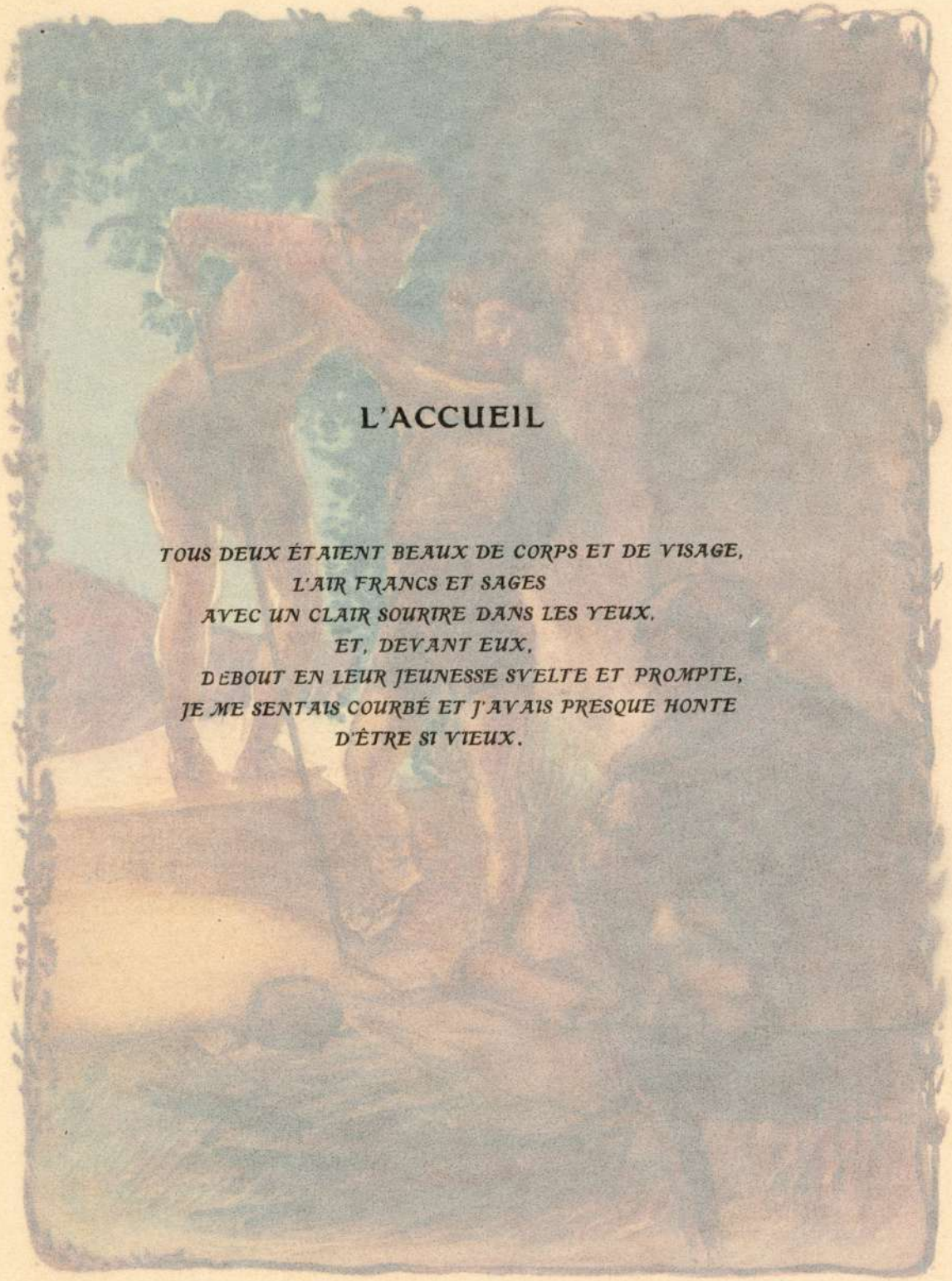
*Je sais bien que ma vie a vécu, riche ou tendre,*
*Son Avril délicat et son Juillet joyeux,*
*Et que mes mains ont pu s'élever et se tendre*
*Vers la grappe d'Automne éclatante à mes yeux,*

*Et que l'heure après l'heure a conduit jusqu'en l'ombre*
*Mon destin qui bientôt n'aura plus d'horizon...*
*Mais pourquoi, maintenant que tout me semble sombre,*
*Demeurez-vous toujours les mêmes, ô Saisons?*

*Comme celle de vous qui regarde en arrière,*
*Je descends vers le soir et crois avoir été*
*Ce Printemps qui jadis montait dans la lumière*
*Vers ce palais d'or rouge où lui riait l'Été!*







# L'ACCUEIL

*TOUS DEUX ÉTAIENT BEAUX DE CORPS ET DE VISAGE,*
*L'AIR FRANCS ET SAGES*
*AVEC UN CLAIR SOURIRE DANS LES YEUX.*
*ET, DEVANT EUX,*
*DEBOUT EN LEUR JEUNESSE SVELTE ET PROMPTE,*
*JE ME SENTAIS COURBÉ ET J'AVAIS PRESQUE HONTE*
*D'ÊTRE SI VIEUX.*



# L'ACCUEIL

*Tous deux étaient beaux de corps et de visages,*
*L'air francs et sages*
*Avec un clair sourire dans les yeux,*
*Et, devant eux,*
*Debout en leur jeunesse svelte et prompte,*
*Je me sentais courbé et j'avais presque honte*
*D'être si vieux.*

*Les ans*
*Sont lourds aux épaules et pèsent*
*Aux plus fortes*
*De tout le poids des heures mortes,*
*Les ans*
*Sont durs, et brève*
*La vie et l'on a vite des cheveux blancs ;*
*Et j'ai déjà vécu beaucoup de jours.*
*Les ans sont lourds....*

*Et tous deux me regardaient, surpris de voir*
*Celui qu'ils croyaient autre en leur pensée*
*Se lever pour les recevoir*
*Vêtu de bure et le front nu*
*Et non pas, comme en leur pensée,*
*Drapé de pourpre et lauré d'or.*

*Et je leur dis : « Soyez tous deux les bienvenus. »*
*Ce fut alors*
*Que je leur dis :*
*« Mes fils, quoi, vous avez monté la côte*
*Sous ce soleil cuisant d'août*
*Jusqu'à ma maison haute,*

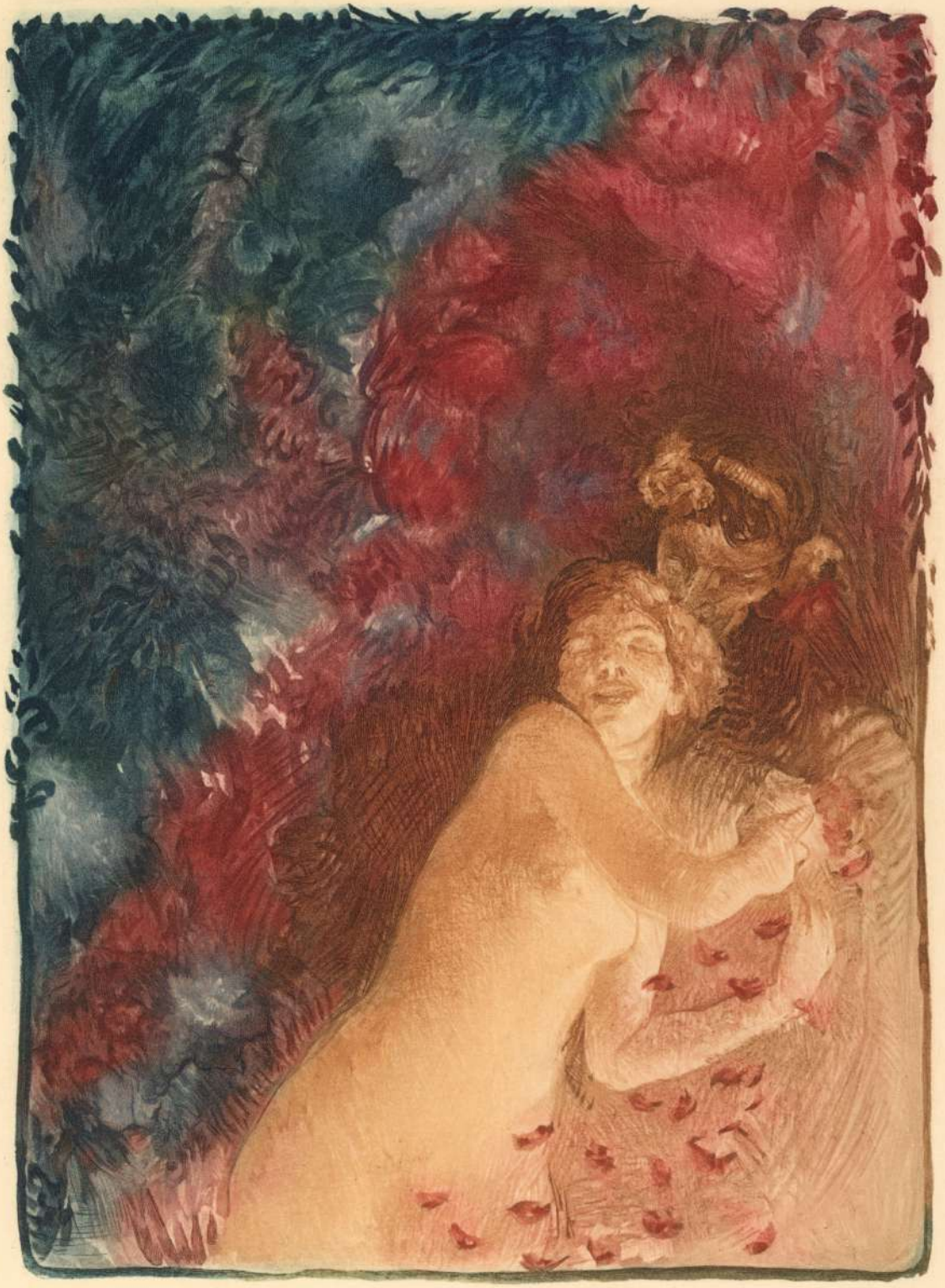
*O vous*
*Qu'attend là-bas peut-être au terme du chemin*
*Le salut amoureux de quelque blanche main!*
*Si vous avez pour moi allongé votre route*
*Peut-être, au moins mes chants vous auront-ils aidés*
*De leurs rythmes, présents en vos mémoires,*
*A marcher d'un jeune pas scandé?*
*Je n'ai jamais désiré d'autre gloire*
*Sinon que les vers du poète*
*Plussent à la voix qui les répète.*
*Si les miens vous ont plu : merci,*
*Car c'est pour cela que, chantant*
*Mon rêve, après l'avoir conçu en mon esprit,*
*Depuis vingt ans,*
*J'habite ici. »*

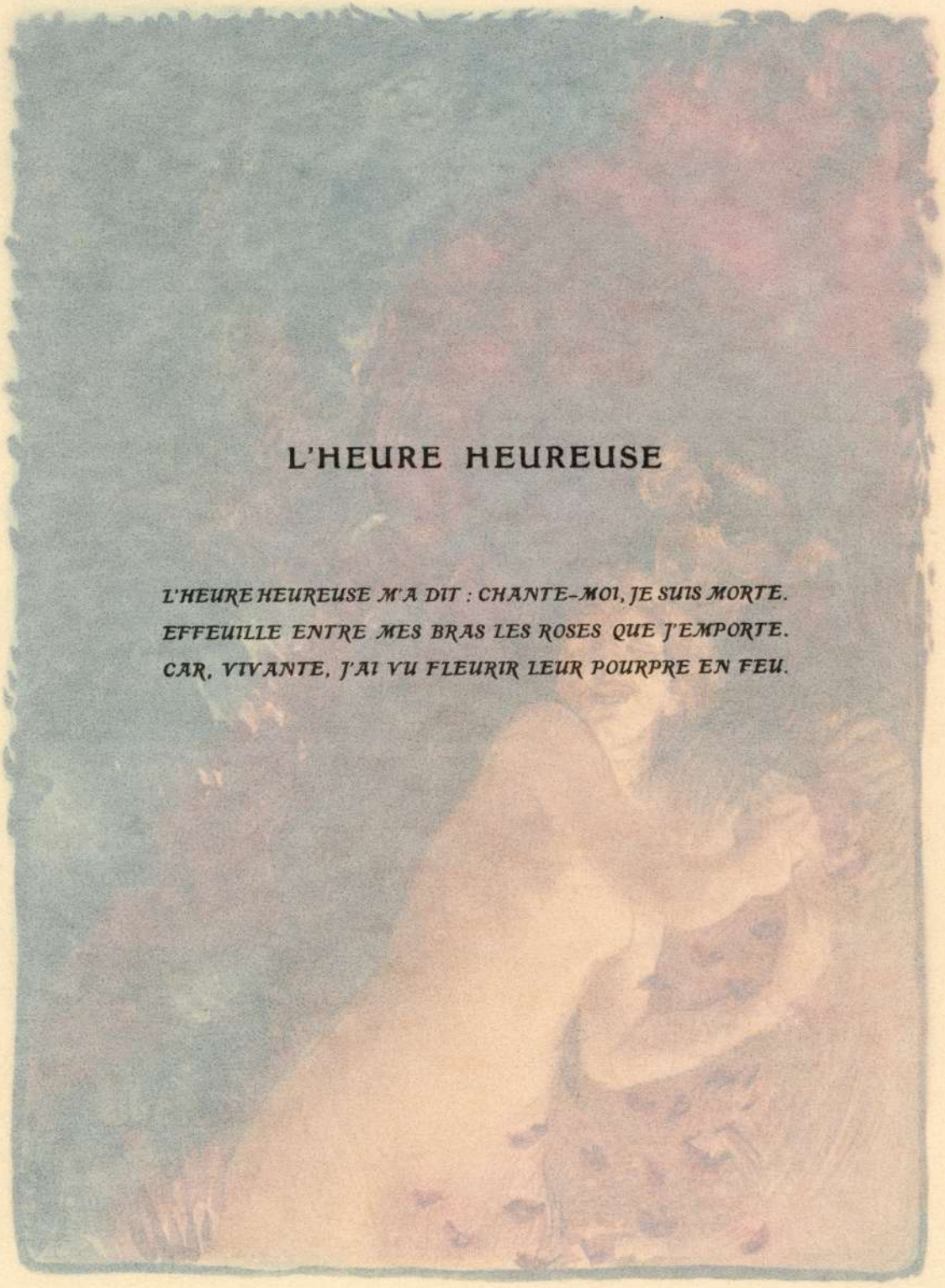
*Et, d'un geste, je leur montrai la chambre vide*
*Avec son mur de pierre et sa lampe d'argile*
*Et le lit où je dors et le sol où, du pied,*
*Je frappe pour apprendre au vers estropié*
*A marcher droit, et le calame de roseau*
*Dont la pointe subtile aide à fixer le mot*
*Sur la tablette lisse et couverte de cire*

*Dont la divine odeur le retient et l'attire*
*Et le fait, dans la strophe en fleurs qu'il ensoleille,*
*Mystérieusement vibrer comme une abeille.*

*Et je repris :*
*« Mes fils,*
*Les ans*
*Sont lourds aux épaules et pèsent*
*Aux plus fortes*
*De tout le poids des heures mortes.*
*Les ans*
*Sont durs, la vie est brève*
*Et l'on a vite des cheveux blancs...*
*Si quelque jour,*
*En revenant d'où vous allez,*
*Vous rencontriez sur cette même route,*
*Entre les orges et les blés,*
*Des gens en troupe*
*Montant ici avec des palmes à la main,*
*Dites-vous bien*
*Que si vous les suiviez vous ne me verriez pas*
*Comme aujourd'hui debout en ma robe de laine*
*Qui se troue à l'épaule et se déchire au bras,*







# L'HEURE HEUREUSE

*L'HEURE HEUREUSE M'A DIT : CHANTE-MOI, JE SUIS MORTE.*
*EFFEUILLE ENTRE MES BRAS LES ROSES QUE J'EMPORTE.*
*CAR, VIVANTE, J'AI VU FLEURIR LEUR POURPRE EN FEU.*



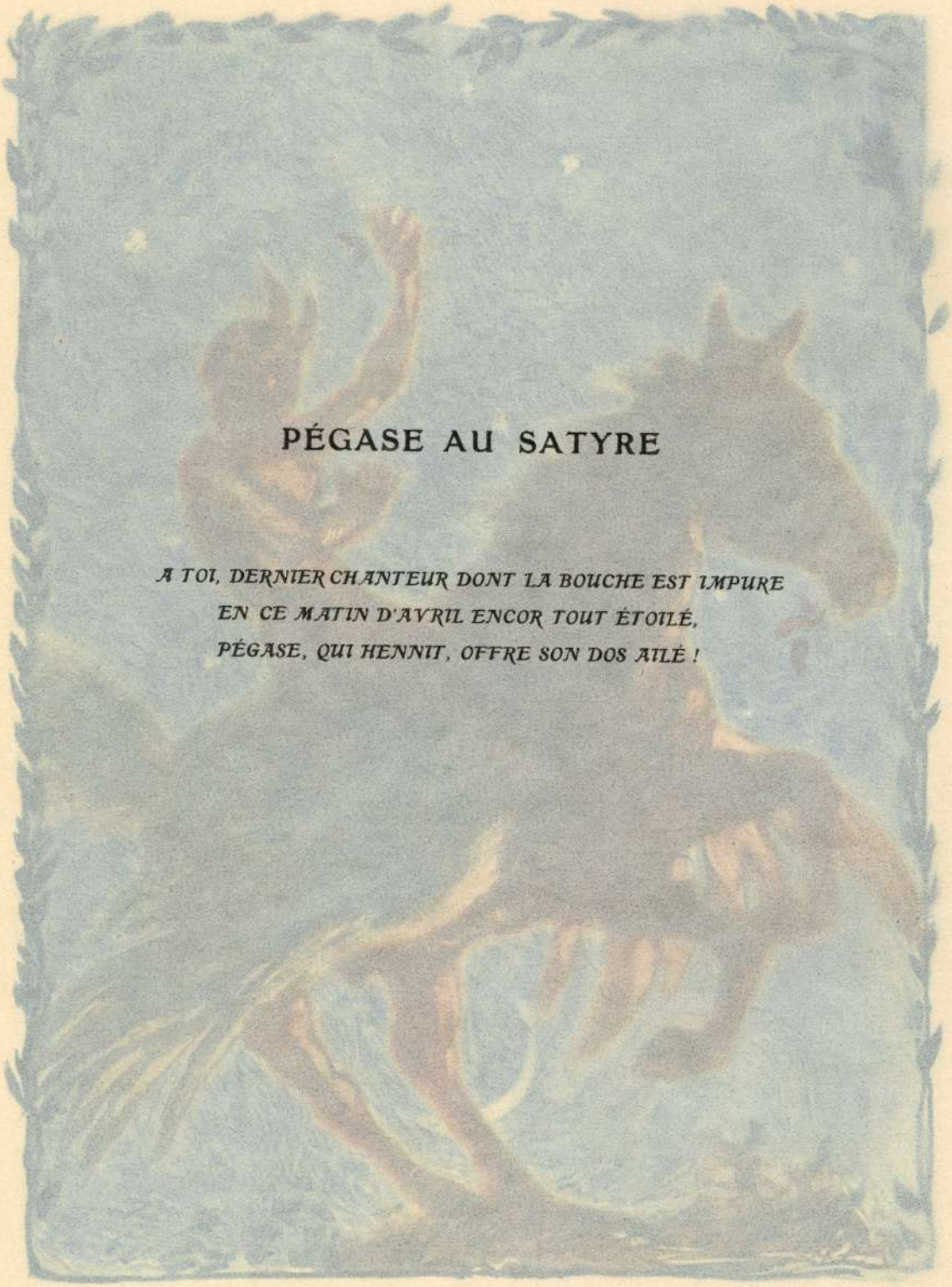
# L'HEURE HEUREUSE

*L'heure heureuse m'a dit : Chante-moi. Je suis morte.*
*Effeuille entre mes bras les roses que j'emporte,*
*Car, vivante, j'ai vu fleurir leur pourpre en feu,*
*Mes yeux se sont fermés sous la bouche d'un Dieu ;*
*L'amour a pris mon souffle et me laisse son ombre ;*
*Je la retrouverai sur le rivage sombre*
*Et j'aurai, pour payer son baiser souterrain,*
*Ces roses que tes doigts effeuillent sur mon sein.*
*Adieu, mais souviens-toi que brève, je fus bonne.*

*Mes sœurs sont là, dehors, qui t'attendent. L'automne*
*A couronné leurs fronts et doré leurs cheveux;*
*Elles peuvent offrir à ton cœur orgueilleux,*
*Selon que la Sagesse ou la Gloire l'attire,*
*Leur silence savant ou leur noble sourire*
*Et la branche du chêne ou celle du laurier.*
*Mais souviens-toi encore avant de m'oublier*
*Que moi seule, — qui dors sous ces roses mortelles,*
*Ephémère, embaumée et divine comme elles, —*
*Je suis dans ton passé comme moi sans retour,*
*L'Heure mystérieuse et vaine de l'Amour.*







# PÉGASE AU SATYRE

*A TOI, DERNIER CHANTEUR DONT LA BOUCHE EST IMPURE*
*EN CE MATIN D'AVRIL ENCOR TOUT ÉTOILÉ,*
*PÉGASE, QUI HENNIT, OFFRE SON DOS AILÉ !*

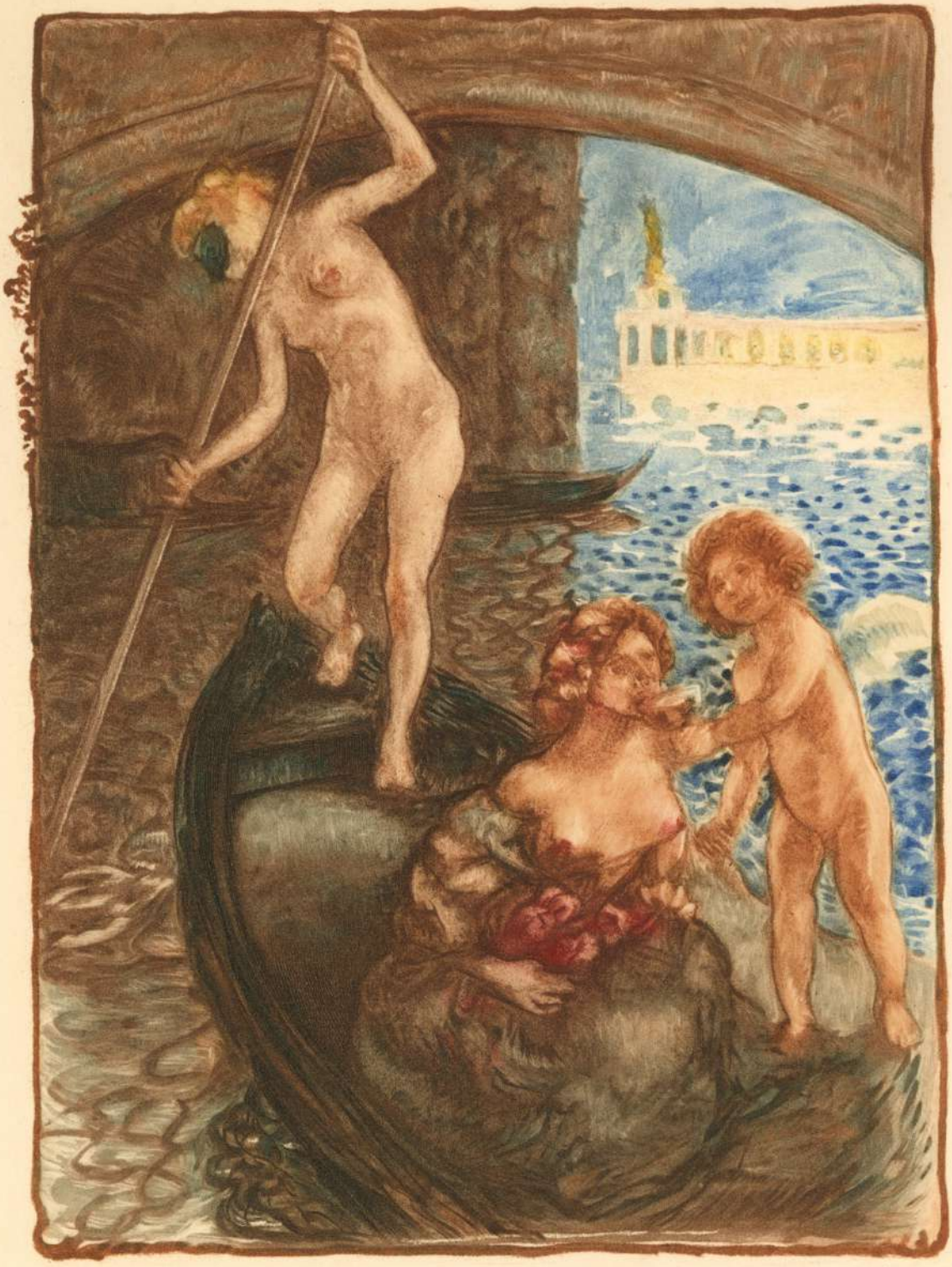


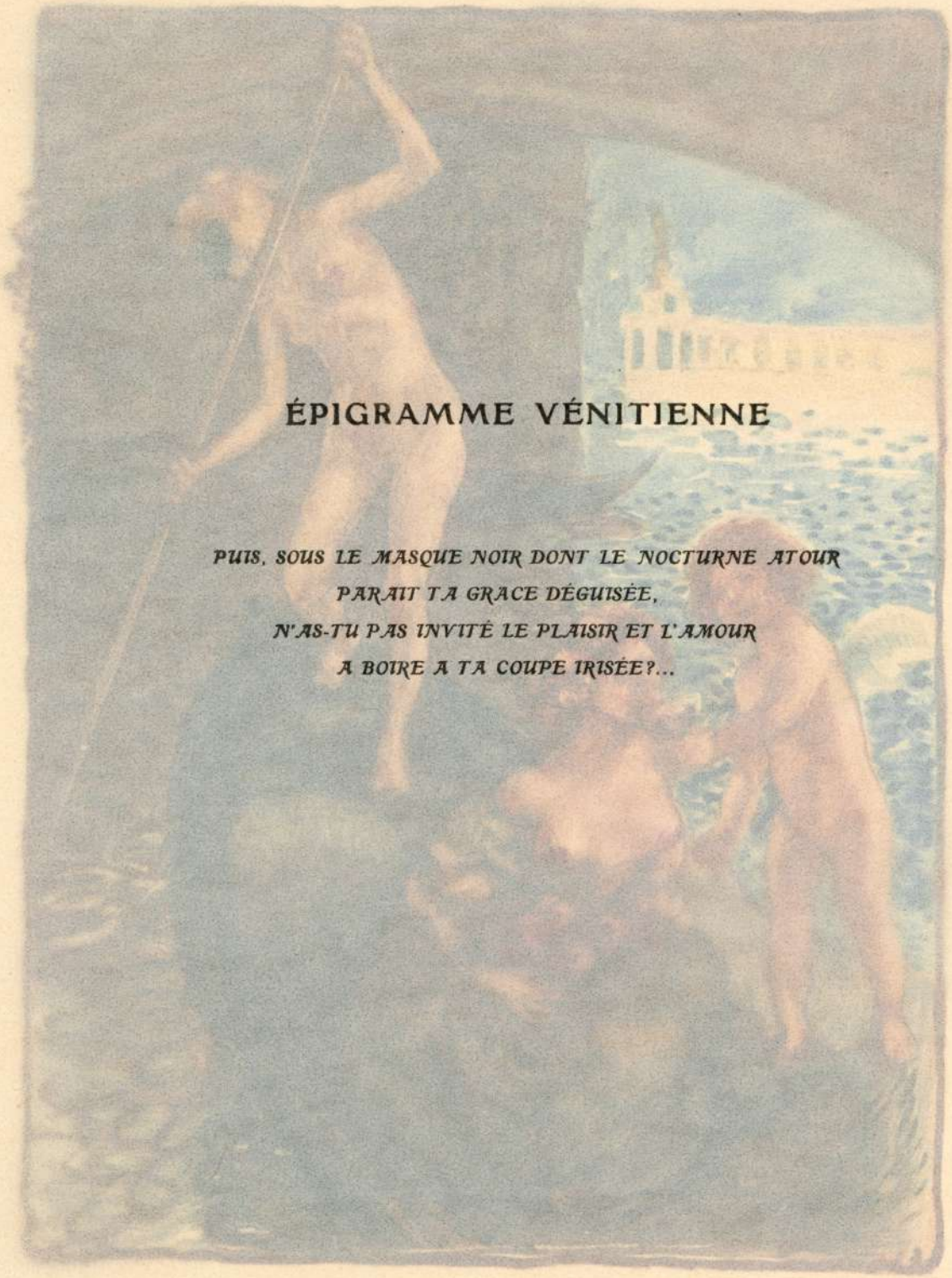
# PÉGASE AU SATYRE

*Rustique compagnon que jadis j'eusse fui,*
*Je viens à toi, puisque les hommes, aujourd'hui,*
*Vivent indifférents en leurs villes de marbre*
*Au vent qui passe d'herbe en herbe et d'arbre en arbre,*
*Car ils ne savent plus chanter, comme autrefois,*
*Le spectacle divin de la plaine et des bois,*
*La montagne, la mer, les fontaines, les roses,*
*Et leurs yeux sont fermés à la beauté des choses!*
*Au moins, toi, fils difforme et rustique des dieux,*
*Tu conserves encor, Satyre au poil boueux,*

*La trace d'avoir bu à genoux dans la vase*
*De la source tarie, et ta face où s'écrase*
*Ton nez camus, encor, garde un reflet vermeil*
*D'avoir mordu la grappe et dormi au soleil,*
*Et toi seul, maintenant, connais peut-être encore*
*Le mystère oublié de l'aube et de l'aurore !*
*Et c'est pourquoi je viens à toi, humble témoin*
*De tout ce que l'on a quitté pour d'autres soins,*
*Toi dont les doigts salis, pourtant, savent peut-être*
*Guider le souffle long et grave qui pénètre*
*Au fond du creux roseau de la flûte et en sort*
*Harmonieuse gamme où le son prend l'essor ;*
*Et c'est pourquoi, malgré que ta peau soit velue,*
*Malgré ton pied de bouc et ta tête cornue,*
*Le glorieux cheval dont le vol est divin,*
*Présentant doucement sa crinière à ta main,*
*Pliant son fier jarret et courbant l'encolure,*
*A toi, dernier chanteur dont la bouche est impure,*
*En ce matin d'avril encor tout étoilé,*
*Pégase, qui hennit, offre son dos ailé !*







# ÉPIGRAMME VÉNITIENNE

*PUIS, SOUS LE MASQUE NOIR DONT LE NOCTURNE ATOUR*
*PARAIT TA GRACE DÉGUISÉE,*
*N'AS-TU PAS INVITÉ LE PLAISIR ET L'AMOUR*
*A BOIRE A TA COUPE IRISÉE?...*



# ÉPIGRAMME VÉNITIENNE

*Un vent triste et perfide, ô Venise, a soufflé*
*Sur le fard pâli de ta joue;*
*Et la Fortune a fait, de son talon ailé,*
*Plus d'une fois tourner sa roue.*

*Toi, qui voyais jadis, comme un essaim bruyant*
*Sorti de tes ruches guerrières,*
*Vers ta riche beauté revenir d'Orient*
*Les fanaux d'or de tes galères!*

*Un jour ne t'es-tu pas, en robe de brocart,*
*Éblouissant ceux qui t'ont vue,*
*Assise en ton orgueil et leur offrant leur part*
*A ton festin, la face nue?*

*Puis, sous le masque noir dont le nocturne atour*
*Parait ta grâce déguisée,*
*N'as-tu pas invité le Plaisir et l'Amour*
*A boire à ta coupe irisée?...*

*Une barque de fruits croise sur le canal*
*Une gondole lente et close;*
*Un noir cyprès dans le jardin de l'hôpital*
*Dépasse le haut du mur rose;*

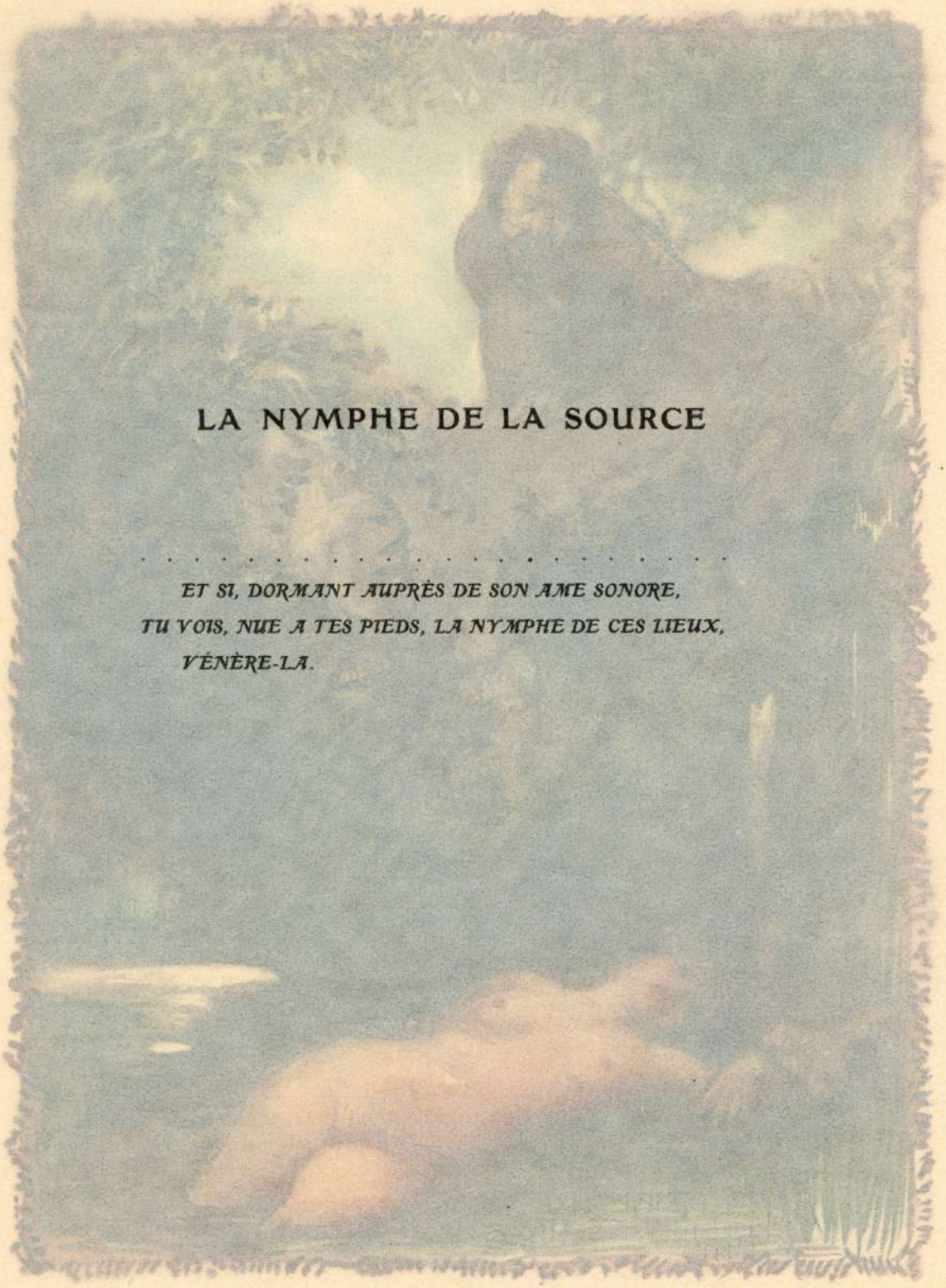
*Un vieux palais sourit à l'angle d'un campo*
*De sa façade défardée,*
*Derrière un store jaune d'ocre, un piano*
*Estropie un air d'Haïdée;*

*Sur la lagune, une péotte de Chioggia*
*Étend sa rouge voile oblique*
*En attendant le vent subtil et doux qui va*
*Se lever de l'Adriatique.*

*Et, Maîtresse des mers, j'évoque un temps lointain,*
*Venise, où, Reine des rivages,*
*Tu coiffais d'une conque d'or le front marin*
*De tes Doges aux durs visages.*







# LA NYMPHE DE LA SOURCE

. . . . . .

*ET SI, DORMANT AUPRÈS DE SON AME SONORE,*
*TU VOIS, NUE A TES PIEDS, LA NYMPHE DE CES LIEUX,*
*VÉNÈRE-LA.*



# LA
# NYMPHE DE LA SOURCE

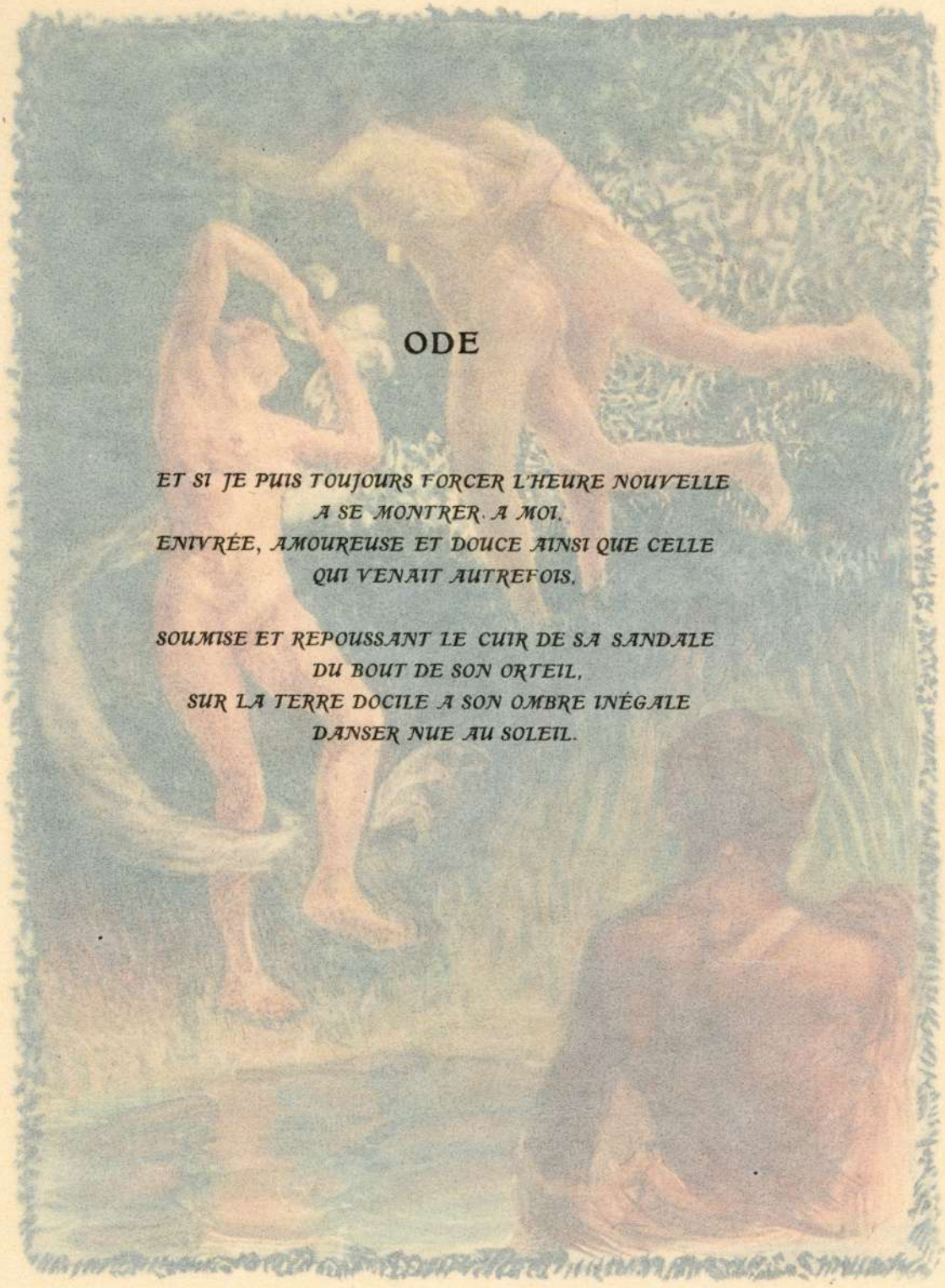
*Si tes pas t'ont conduit vers l'heureuse vallée*
*Où la source murmure au milieu des roseaux,*
*Souviens-toi, voyageur, que sa paix embaumée*
*Est due à la fraîcheur qu'y répandent mes eaux.*

*Ce sont elles qui font les fleurs douces éclore,*
*Et verdir l'arbre vaste, agréable à tes yeux,*
*Et si, dormant auprès de son âme sonore,*
*Tu vois, nue à tes pieds, la nymphe de ces lieux,*

*Vénère-la. Reprends ton chemin sans offense,*
*Contente-toi de l'ombre où tu t'es abrité,*
*Du bruit mélodieux qui s'ajoute au silence,*
*Et de la coupe bue à mon flot argenté.*







# ODE

*ET SI JE PUIS TOUJOURS FORCER L'HEURE NOUVELLE*
*A SE MONTRER A MOI,*
*ENIVRÉE, AMOUREUSE ET DOUCE AINSI QUE CELLE*
*QUI VENAIT AUTREFOIS,*

*SOUMISE ET REPOUSSANT LE CUIR DE SA SANDALE*
*DU BOUT DE SON ORTEIL,*
*SUR LA TERRE DOCILE A SON OMBRE INÉGALE*
*DANSER NUE AU SOLEIL.*



# ODE

*C'est en vain que le Temps a pris mes jeunes Heures,*
*Une à une avec lui,*
*Et qu'il s'en est allé tandis que je demeure*
*Seul et qu'elles ont fui.*

*Elles furent pourtant ma joie et ma jeunesse,*
*Tout ce qui a été*
*Ma force, mon espoir, mon amour, mon ivresse,*
*Mon printemps, mon été!*

*N'emportent-elles pas en leurs mains étendues*
*Les fleurs de ma saison?*
*Et les voici qui sont, ô mon cœur, disparues*
*Derrière l'horizon;*

*Et là-bas, sur le bord du fleuve taciturne,*
*Toutes et de retour,*
*Il me semble les voir enguirlander dans l'urne*
*La cendre de mes jours;*

*A la stèle, en rêvant, celle-là se repose*
*Et paraît oublier;*
*L'une d'un doigt léger y suspend une rose,*
*L'autre y noue un laurier.*

*Mais que m'importe à moi cette part de moi-même*
*Que l'on met au tombeau*
*Si je sens, dans l'air âpre et vif que ma bouche aime,*
*Mon corps toujours nouveau;*

*Si je me sens renaître au fond du printemps proche*
*Et de l'été futur,*
*Si la source et la fleur sont encor dans la roche*
*Ou derrière le mur,*

*Et si je puis toujours forcer l'Heure nouvelle*
*A se montrer à moi,*
*Enivrée, amoureuse et douce ainsi que Celle*
*Qui venait autrefois,*

*Soumise et repoussant le cuir de sa sandale*
*Du bout de son orteil,*
*Sur la terre docile à son ombre inégale*
*Danser nue au soleil.*




William-Fel inv.t & sculp.t
P. Vigneron dir.t

# TABLE

## DES POËMES CONTENUS DANS CE VOLUME


| | Pages |
|---|---|
| L'Accueil.. | 11 |
| Épigramme Vénitienne. | 21 |
| L'Heure Heureuse.. | 17 |
| La Lampe.. | 3 |
| La Nymphe de la Source. | 23 |
| Ode | 25 |
| Pégase au Satyre. | 19 |
| Saisons.. | 9 |
| Stophes. | 7 |
| Watteau. | 1 |

## COLLABORATEURS

MM. HENRI DE RÉGNIER de l'Académie Française.
GASTON LA TOUCHE Artiste Peintre
WILLIAM-FEL Dessinateur
LOUIS MORTIER Graveur
FRAZIER-SOYE Imprimeur - Typographe.

*Les planches ont été imprimées par*
*J. CIRASSE*
*et détruites après tirage.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 MAI 1917 SUR
LES PRESSES DE
FRAZIER-SOYE
Bd DU MONTPARNASSE
168
A
PARIS